

C'est le printemps

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 21

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224594>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

rons de neuf heures du matin. La jeune sommière, avec des yeux tout ronds, me fait répéter : — C'est bien une fontue que vous avez temanté ?

Je confirme, quoique pas très rassuré, et j'attends. Dix minutes après, les deux décis, tirés frais, au vase même, sont devant moi. Je goûte le petit blanc que je trouvais bon, puis j'y reviens, si bien que les deux décis tirent sur la fin, sans que j'aie vu venir cette fameuse fondue. J'interpelle la petite Bâbeli : « Et cette fondue ? » Très embarrassée, elle me regarde, hésite, puis : « Je vais temanter à Matame. »

Et voilà que la brave tenancière me crie, impatiente :

— Dites donc, vous, est-ce que vous croyez qu'une fondue, ça se prépare comme une ration de pain et de fromage ? Il faut le temps qu'il faut pour la faire, votre fondue !

Or, mes deux décis étaient à sec et je commençais à me sentir plutôt mal à mon aise. On verra plus loin pourquoi.

Enfin, voilà la sommière qui s'amène avec un caquelon posé sur une lampe à esprit de vin, une assiette, une fourchette, un poivrier et du pain. Dans le caquelon, une crème odorante fumait et bouillonnait.

En présence de cette mise en scène et de tout cet attirail, inconnus au jeune Bernois que j'étais, je commençai à pressentir une catastrophe :

— C'est tout ça, une fondue ?

— Voui, mossieu !

— Et comment est-ce que ça se mange ?

A cette question, qui me paraissait logique, mais plutôt saugrenue à la patronne du café, celle-ci me répond sur un ton rien moins qu'aimable :

— D'où sortez-vous, jeune homme ? Quand on ne sait pas comment on mange la fondue, on n'en commande point, surtout à neuf heures du matin.

Quelle douche ! La petite Bâbeli, ayant pitié de mon embarras, me dit : « Il faut gouter le pain en bedids morceaux, brendre avec la fourchette et mancher gomme ça. » Puis, joignant le geste à la parole, elle m'initie à l'art de manger la fondue.

Je l'ai trouvée bonne, mais mon plaisir fut sensiblement diminué par l'appréhension de ce que tout cela allait coûter. Je n'étais vraiment pas à noce et pour cause.

Finalement, je me décide à demander ce que je devais.

— Ça fait vingt centimes les deux décis et soixante pour la fondue et le pain, en tout huitante, mossieu !

La catastrophe, la voilà. Mon fonds roulant et disponible se montait, ce jour-là, au total vertigineux de 35 centimes. Croyant que la fondue était un article à deux sous, comme un « Chäs-chuechli » (salée), j'avais établi mon budget comme suit : deux décis : 20 cent.; la fondue 10 cent.; bonne-main : 5 cent.; total : 35 cent., somme égale à mon fonds de caisse.

Que faire ? Prenant mon courage à deux mains, j'expose ma détresse à respectable dame Gret. Or, il faut croire que ma figure et mon attitude plutôt navrée disposaient la patronne à la bienveillance et lorsque je lui promis de venir payer ce qui manquait, à la première heure de l'après-midi, elle me répondit, moitié courroucée, moitié souriante :

— Oui, oui, mon petit, ça va bien. Mais, tu sais, une autre fois, quand on ne sait pas comment on mange la fondue, on ne vient pas, tout seul, un lundi matin, à neuf heures, déranger le monde sans pouvoir payer son écot !

Ai-je besoin d'ajouter qu'une « averse » sérieuse m'attendait à mon retour, de la part du patron, et que la brave tenancière du café du Midi a été intégralement payée ? *F. Wælfli.*

Succès. — Alors, Toto, ton professeur est-il content de toi ?

— Oh ! oui, il m'a dit que si je continuais ici l'année prochaine, je serais le doyen d'âge de la classe.

Une jolie définition du demi-monde. — Le demi-monde, c'est l'échelon de l'échelle sociale, où la femme qui descend rencontre celle qui monte. »

BILLETS DE THEATRE



ES deux petits fiancés n'avaient vraiment aucune raison de ne pas se féliciter d'être au monde, de s'y être rencontrés, et d'avoir décidé de s'unir.

Tout leur souriait. Ils marchaient dans un rêve, dans un enchantement. Les cadeaux pleuvaient sur eux à torrents. Il leur en venait de partout, même de la part de personnes inconnues. C'est ainsi qu'ils eurent la surprise de recevoir deux billets de théâtre dont le généreux donateur ne s'était pas fait connaître. Sans aucune hésitation, les tourtereaux quittèrent leur petit nid, lui en roucoulant, elle, en sautillant et en faisant cui, cui, cui ; et ils se rendirent dans l'établissement municipal. Là, ils s'amusèrent joyeusement, rirent comme de petits fous en répétant : « Nous sommes heureux. Notre amour ne nous vaut que des marques d'approbation et de sympathie. Béni soit le cher inconnu qui a voulu que nous commencions si joyeusement notre vie de tête à tête ! »

— Ce doit être papa, disait la tourterelle.

— Ou le mien, répondait le tourtereau.

— C'est peut-être l'oncle Gustave.

— Peut-être la tante Jeanne.

— Bah ! nous finirons bien par découvrir le coupable, et nous l'embrasserons pour la charmante idée qu'il a eue.

Après le spectacle, ils rentrèrent chez eux en gazouillant tout le long du chemin : cui, cui, cui.

Mais après avoir ouvert leur porte, ils faillirent, de stupeur, tomber à la renverse : leur appartement avait été mis à sac. Tous les objets qu'ils avaient reçus des parents et des amis : le petit cartel en onyx, la pince à sucre et la théière en métal anglais, le linge de table, les dentelles, les bijoux, tout... et l'odieuse, l'abominable voleur avait laissé ce simple mot sur la table : « Maintenant, vous savez d'où venaient les billets de théâtre. »

Les enfants terribles. — Toto, six ans, a la mauvaise habitude de ronger ses ongles. « Si tu continues, dit sa mère, tu auras un ventre énorme ». Quelques jours après, Toto et ses parents partent en voyage. Devant lui, dans le wagon, se trouve une dame, dont les preuves d'une maternité prochaine sont évidentes. Toto ne se lasse pas de regarder la voisine qui, intriguée, lui demande :

— Qu'as-tu, petit, à fixer ainsi tes yeux sur moi ?

— Oh ! répond l'enfant, je sais ce que tu as fait, toi !

LES AMERICAINS



ENVIEZ plus les Américains. D'abord, ils ont presque tous cessé d'être milliardaires ils ont le front ridé, la tête penchée, et vont se faire inscrire au bureau de bienfaisance ou faire la queue pour obtenir une soupe populaire. On ne s'imagine pas les Américains dans la déche ; on n'arrive point à admettre que leurs buildings pourraient ne plus comporter le confort moderne, l'ascenseur, le téléphone, ou que leur Roll-Royce pourrait être remplacée par une Rosengart. Un Américain maigre, étrié, aux épaules rentrées, n'est plus un Américain. Il nous les faut gras, gros, sanguins, épanouis, importants, encombrants. Or, les Américains sont en passe de devenir actuellement le plus pitoyables des peuples. Ils sont rongés par l'amertume et minés par le désenchantement.

Que l'étalon or soit abandonné partout et ils seront en passe de tomber dans le trente-sixième dessous. Avec cela, ils seront très malheureux. Nous autres, nous sommes habitués à la pauvreté, aux restrictions, à la disette, on s'en moque. Quand se présente une année un peu plus dure, nous serrons d'un cran de plus, en crânant, notre ceinture, et nous nous disons : « Bah ! tout cela n'aura qu'un temps. » Notre ménagère suppléme le beurre dans les épinards, remplace les épinards par des feuilles de chou, les feuilles de chou par des feuilles de betteraves, les feuilles de betteraves par rien. Nous nous accommodons de tout.

Or, un problème qui fait frémir se pose actuellement aux Etats-Unis : la quantité d'étain four-

nie dans le monde par les usines égale 150.000 tonnes annuellement et elle est nettement insuffisante pour les besoins. Ce métal, qui est surtout utilisé aux Etats-Unis pour la fermeture des boîtes de conserves, sera bientôt aussi recherché que l'or. Là-bas, on ne vit que de conserves. Si les conserves cessaient d'exister, 80 pour cent des maris mourraient de faim immédiatement, car si leurs épouses excellent dans l'art de polir les ongles et de fumer des cigarettes en buvant des cocktails, elles sont absolument inaptes à la moindre préparation culinaire. L'avenir de l'Amérique me paraît sombre. Si les femmes, là-bas, allaient être contraintes à se rendre utiles à quelque chose, à faire le ménage, à faire cuire des pommes de terre en robe de chambre ou des œufs à la coque, ce serait une révolution sociale dont j'aime mieux ne pas envisager les épouvantables conséquences. Ce serait la fin de tout, l'abomination de la désolation.

Aussi le Conteur a-t-il convoqué tous les Vaudois habitant les Amériques pour leur faire repasser la grande gouille et les ramener au bercail. Nous avons encore une bonne tranche de gâteau et trois décis à leur offrir.

C'EST LE PRINTEMPS



EST le printemps, les giboulées de grêle, les chutes de neige ont succédé au radieux soleil de cet hiver.

Le tonnerre gronde de temps en temps, comme un contribuable qui ne serait pas content. Les arbres bourgeonnent, les volcans ont des éruptions, et beaucoup de personnes, au tempérament volcanique sans doute, bourgeonnent également et voient leur visage se couvrir d'une éruption qui fait leur désespoir. Le commerce du pharmacien va devenir florissant et sa mine va s'épanouir.

Sur le seuil de leurs boutiques, les apothicaires se frottent les mains. De même, sur le pas de leurs magasins, les marchands de parapluies, imperméables, de cache-nez, de pull-over, de trench-coat et de paraverses. Le thermomètre baisse, le chat miaule lamento, le vent gémît lacrymoso, l'hirondelle frissonne, la tourterelle grelotte, le pinson sanglote, c'est le printemps. Les poètes relèvent leur col, baissent la tête, toussent, se réfugient au coin du feu et songent, hélas ! avec tristesse, que l'hiver ensoleillé et joyeux ne pouvait pas toujours durer.

L'ESPRIT DES ECOLIERS

UN professeur de collège a eu l'idée de recueillir dans les copies de ses élèves, dissertations françaises ou versions latines, — les particularités qui pouvaient témoigner de l'étourderie de leurs auteurs et il les a réunies en un recueil où « sottisier » où sont alignées quelques perles rares de l'espèce de celles-ci :

« A part quelques nénéphars, la rivière était fréquentée par beaucoup de nageurs. »

« Le train part avec une vitesse initiale et le quai reste animé. »

« Le petit cochon avait la tête dans le prolongement du corps et une queue minuscule adhérait à son arrière-train. »

« Les bohémiens séquestrent ? (l'élève avait voulu dire sans doute s'installent) un peu partout et ne vivent que de rapaces. »

« Mme de Sévigné naquit en 1626 ; ce n'est que plus tard qu'elle épousa M. de Sévigné. »

« Ce cheval au plumage sombre secouait joyeusement le « mort » entre ses dents. »

« Malherbe enleva à Ronsart quelques morceaux. »

Etc., etc.

A la place de ce professeur, je me serais bien gardé de publier ces extraits, parce qu'ils ne sont pas de nature à décider les parents à faire donner à leurs enfants une instruction secondaire. Il eût été plus habile, pour ce pédagogue, d'aligner sur de belles pages des passages de Victor Hugo, de Mérimée, de Flaubert, des vers de Racine, de Corneille, de Sully-Prudhomme, auteurs que les lecteurs de Raymonde Machart, de Dekobra et de Pierre Benoît ne connaissent plus, et d'attri-